

La fabrique du sacré. Les vierges «miraculeuses» du pays valencien

In: Genèses, 17, 1994. pp. 33-51.

Citer ce document / Cite this document :

Albert-Llorca Marlène. La fabrique du sacré. Les vierges «miraculeuses» du pays valencien. In: Genèses, 17, 1994. pp. 33-51.

doi : 10.3406/genes.1994.1260

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1994_num_17_1_1260

LA FABRIQUE

DU SACRÉ

LES VIERGES
«MIRACULEUSES»
DU PAYS VALENCIEN

Marlène Albert-Llorca

En 1993, un journaliste du quotidien valencien *Las Provincias* publiait un livre de grand format, riche en illustrations, intitulé *La Mare de Dèu dels Desemparats* (La Vierge des Abandonnés). Son aspect extérieur et son titre laissent présager une étude consacrée à un type iconographique ou une histoire de la dévotion à la dite Vierge. Mais il s'agit en fait de toute autre chose. Dénudé, comme l'annonce la préface, de toute «prétention scientifique ou littéraire», le livre raconte, en s'appuyant sur les archives du journal, ce qu'on est tenté d'appeler la vie «mondaine» de la Vierge *dels Desemparats* depuis le début du siècle : les fêtes célébrées en 1923 pour son couronnement; son «calvaire» pendant la guerre civile; sa nomination par Franco au grade de capitaine général des armées d'Espagne en 1947; son périple dans les villes et les villages du pays valencien en 1948, année des «noces d'argent de son couronnement»; la visite de Jean XXIII en 1961 puis celle de Jean-Paul II en 1982. Le ton adopté par l'auteur rappelle étonnamment celui des périodiques consacrés aux heurs et malheurs des grands de ce monde. Et la Vierge *dels Desemparats* a bien quelque analogie avec eux : nommée patronne de Valence en 1885, elle a reçu en 1954 le titre de maire honoraire de la ville ; depuis 1961, enfin, c'est tout le pays valencien qui reconnaît en elle sa sainte patronne. Qui donc est la *Mare de Dèu dels Desemparats*?

La réponse apportée par l'Église à la question paraît sans ambiguïté. La Vierge Marie est une personne que l'on désigne par différents vocables, renvoyant à des moments de sa vie terrestre ou des spécifications de sa puissance, mais elle est une; cet être désormais invisible est représenté par des images diverses mais équivalentes.

DOSSIER

Les objets et les choses

Marlène Albert-Llorca

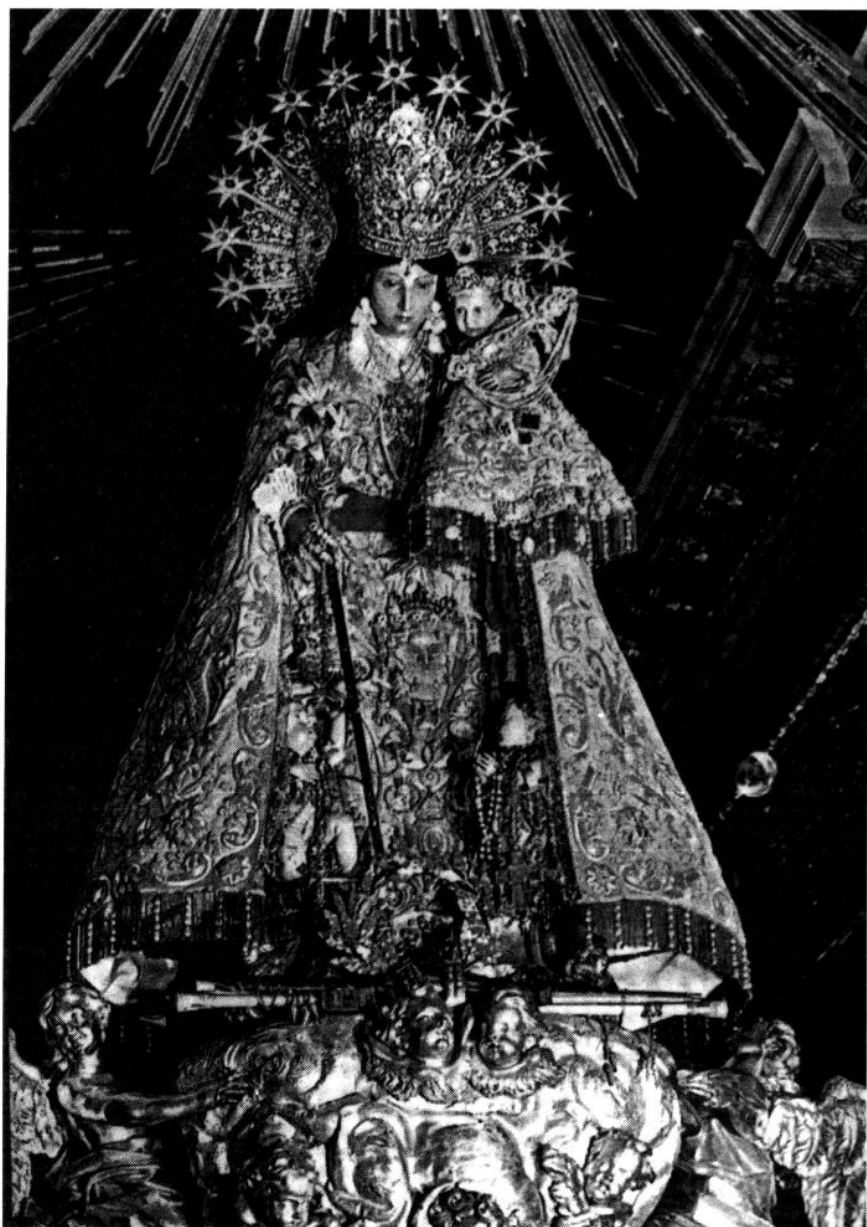
La fabrique du sacré

On les appelle «images saintes» parce qu'elles représentent une sainte; on peut donc les honorer mais à condition que cette vénération s'adresse à leur modèle céleste et non à l'image en tant que telle : celle-ci, à la différence de l'idole, vaut par son contenu représentatif et non par elle-même¹. Cette position doctrinale est claire, mais elle rend difficilement compte des pratiques : lorsque les Valenciens célèbrent la fête de la Vierge *dels Desemparats*, fixée le deuxième dimanche de mai, c'est bien une statue qu'ils viennent voir et, si possible, toucher comme si elle était dotée d'un pouvoir propre. Cette statue est-elle une «représentation» – et qui représente-t-elle? – ou un objet et, dans ce cas, comment peut-on l'investir d'un tel pouvoir?

La Vierge en personne

Valence, 7 mai 1994, 3 heures du matin. Dès que s'ouvrent les portes de la basilique de la Vierge *dels Desemparats*, une foule de fidèles, qui attendent depuis le début de la nuit, se précipite à l'intérieur. Presque tous sont venus à pied, comme l'exige la coutume, depuis les quartiers périphériques de la ville ou les villages environnants. Les derniers arrivés se massent devant la porte principale, qui fait face à la statue, au-dessus de l'autel. Celle-ci est, pour l'heure, invisible : la veille, juste avant la fermeture de la basilique, elle a été cachée par une tenture et ne sera découverte qu'à 5 heures. Les deux heures qui séparent l'ouverture des portes du *descubrimient* (du dévoilement) vont être occupées à *piropear la Mare de Dèu*. *Piropear*, habituellement, c'est adresser un compliment galant à une femme. Le terme traduit assez bien le contenu du rite : parmi les fidèles qui ont réussi à se glisser dans l'église, une vingtaine ont préparé un poème laudatif en valencien, qu'ils récitent tour à tour sur un ton exalté, après s'être juchés sur les épaules d'un ami. La déclamation se termine toujours par une série de vivats adressés à la Vierge, que la foule reprend en chœur. Lorsqu'aucun orateur ne se manifeste, on entonne un cantique – le plus souvent le *Salve regina*. L'heure du dévoilement arrive enfin. La foule se met alors à scander : «Nous allons voir la Vierge. Nous allons voir la Vierge.» Quand la tenture se lève, tous ceux qui étaient restés jusque là sur les côtés tentent d'entrer dans la nef centrale. Une femme, près

1. On trouve dans le *Dictionnaire de théologie catholique* d'A. Vacant et E. Mangenot (Paris, Letouzey et Ané, (1937-1950), à l'article «images [culte des]») une bonne synthèse de la doctrine de l'Église catholique dans ce domaine. La question de l'iconodulie a donné lieu, dans l'histoire de la Chrétienté, à bien des débats qui ont fait l'objet de multiples études. Cf. notamment F. Boespflug et N. Lossky (éds), *Nicée II. 787-1987. Douze siècles d'images religieuses*, Paris, Le Cerf, 1987.



La Vierge des Abandonnés : autour de la taille, l'écharpe de capitaine général des armées d'Espagne.

de moi, tend le bras pour toucher la main d'une amie, mieux placée qu'elle, qui lui crie : «Je la vois». Un couple se met à pleurer silencieusement.

Le rite terminé, les groupes de pèlerins venus ensemble dans la nuit se reforment à l'extérieur. Comme sur les lieux d'apparition de San Damiano ou de Medjugorje, les conversations tournent autour d'un thème unique : a-t-on vu ou non²? Affaire de chance, disent certains, ou de courage, avouent les autres : il n'était pas facile d'affronter l'attente, debout, dans la chaleur moite de l'église. Ceux qui ont réussi racontent avec enthousiasme leur vision : «Je l'ai vue grâce à un homme qui m'a tiré près de lui. Qu'elle était belle!» L'événement qui vient de se dérouler, au terme de ces longues heures, est bien une Apparition,

2. Cf. Élisabeth Claverie, «La Vierge, le désordre, la critique», *Terrain*, n° 14, mars 1990, pp. 70-71.

DOSSIER

Les objets et les choses

Marlène Albert-Llorca

La fabrique du sacré

3. A l'origine, la statue appartenait en effet à une confrérie fondée en 1414. Initialement appelée *Confraria dels Folls i dels Ignoscents* (confrérie des fous et des innocents), elle s'était donnée pour tâche de recueillir les enfants abandonnés et les malades mentaux. Elle élargit ensuite ses attributions à tous les «abandonnés» (pauvres, condamnés à mort, etc.) qu'elle se chargeait notamment d'ensevelir chrétiennement et prit le nom de *Confraria dels Inocents i Desamparats* en 1493. Elle se plaça très tôt sous la protection de la Vierge : dès 1416, ses archives mentionnent une effigie que les confrères plaçaient sur le cercueil des «abandonnés». L'inclinaison anormale de sa tête (qui motive son surnom : *la geperuda*, la bossue) s'explique par sa destination première : la tête de la statue reposait sur un coussin et était donc très penchée en avant. On ne sait pas exactement à partir de quand la statue fut redressée et devint l'objet d'un culte dépassant les limites de la confrérie. Je dois ces données à Emilio Maria Aparicio Olmos, *La imagen original de Nuestra Señora de los Desamparados*, Valencia, 1978.

4. Ils sont surtout connus, dans le monde catholique, à partir de la Contre-Réforme : l'Église a répondu aux accusations d'idolâtrie des protestants non en affinant la théologie de l'image (surtout élaborée dans l'Église d'Orient), mais en diffusant (et, en partie au moins, en inventant) ces légendes. Le recueil que je connais le mieux a été écrit par un dominicain, Francisco Narciso Camos, en 1652. Intitulé *Jardin de Maria plantado en el principado de Cataluna*, il se présente comme un inventaire de tous les sanctuaires et notamment des ermitages consacrés à la Vierge en Catalogne : l'auteur donne, chaque fois qu'il le peut, le récit d'origine de la statue. L'ethnographe catalan Joan Amades a repris ce programme dans un tout autre esprit (cf. *Imatges de la Mare de Déu trobades a Catalunya*, Barcelona, Éd. Selecta, 1989). Dans le monde orthodoxe, la manifestation d'une icône est le mode normal d'apparaître de la Vierge mais le légendaire de ces régions ne semble pas avoir été collecté jusqu'ici

entendons : une intrusion du monde surnaturel dans le nôtre. Le mythe d'origine de la statue, que le rite réactive chaque année, en témoigne. La Vierge *dels Desemparats* fut sculptée par des anges, qui se présentèrent un jour sous l'aspect de pèlerins devant la chapelle de sa confrérie³ pour demander le gîte et le couvert. Les confrères cherchaient justement à se procurer une statue de la Vierge, sous la protection de laquelle ils avaient placé leur pieuse association. Les pèlerins proposèrent d'en sculpter une mais demandèrent qu'on les laisse enfermés trois jours et trois nuits dans la chapelle. Le troisième jour, quand on ouvrit la porte, on découvrit la statue sur l'autel. Les pèlerins avaient disparu et l'eau et le pain qu'on leur avait laissés étaient intacts.

Des récits similaires existent dans toute l'Europe catholique et orthodoxe⁴. Ils diffèrent dans le détail mais s'accordent à présenter la statue ou l'icône comme un objet venu de l'au-delà : elle fut apportée par des anges, fut découverte flottant sur la mer, apparut à un berger ou un ermite dans une grotte ou entre les branches d'un arbre. On pourrait penser que ces légendes visent seulement à garantir la fidélité de ces images à leur modèle (qui d'autre pouvait représenter fidèlement la Vierge hormis des anges ?) et que leur valorisation – ce sont évidemment les Vierges les plus vénérées de la Chrétienté – tient à cette conformité. Mais les discours et les rites suggèrent toute autre chose : qu'elles ne sont pas de simples représentations mais des «présentifications de l'invisible»⁵, qu'en elles la Vierge est née au monde une seconde fois.

Revenons en effet à la basilique de la Vierge *dels Desemparats*. Il est maintenant 6 heures environ. Un groupe de femmes discute avec vivacité devant l'autel : il s'agit de savoir pourquoi la Vierge est bossue – elle a, en effet, la tête très inclinée vers l'avant⁶. «Moi, j'ai entendu dire que c'est parce qu'elle accompagnait le cercueil des condamnés à mort et des pauvres. Elle s'inclinait vers eux pour montrer qu'elle les aimait. – Pas du tout, la Vierge est bossue depuis que des voleurs sont entrés dans l'église pour lui prendre ses bijoux. Elle a baissé la tête et les a foudroyés du regard. Ils sont restés paralysés et, elle, elle est restée comme ça. Et elle a longtemps gardé une marque au visage, parce que l'un d'eux l'avait frappée.» De telles légendes courent sur bien d'autres Vierges : l'une, heurtée par une pierre, se

serait mise à saigner; une autre s'assombrirait chaque vendredi; une autre encore aurait été retrouvée un matin ruisselant d'eau de mer – pendant la nuit, elle était allée sauver un navire en détresse⁷.

Ces récits renvoient toujours à un passé indéfini, mais le processus d'animation qu'ils décrivent est, en quelque sorte, rendu sensible par les manipulations rituelles de la statue. La Vierge *dels Desemparats* est habillée, comme le sont la plupart des Vierges auxquelles on attribue une origine surnaturelle. La veille de sa fête, ses caméristes (des femmes, exclusivement) la revêtent de ses habits les plus somptueux, la coiffent de sa plus belle perruque, la couvrent de bijoux. «Je la transforme complètement, je la mets très très belle». Cette opération se déroule partout dans le plus grand secret : «Cela me gênerait qu'on la voie déshabillée, elle fait trop poupée [...]. A mesure que je l'habille, j'ai l'impression qu'elle devient vivante. A la fin, elle me fait presque peur». «Quand je lui ai passé sa bague, je me suis mise à trembler. On dirait qu'elle est vivante, tu comprends». Les modalités publiques du rituel contribuent, d'une autre manière, à donner vie à l'image. Ainsi, dans plusieurs villes de la région d'Alicante, la procession qui conduit la Vierge de l'ermitage où elle réside habituellement à l'église paroissiale se fait au son d'une valse; à Valence, la foule crie aux hommes qui la portent de la basilique à la cathédrale de la «faire danser», invitation à laquelle ils répondent en faisant tanguer la statue. On s'étonne moins, dès lors, d'entendre un habitant d'Almonte (Andalousie), où se trouve la très célèbre *Virgen del Rocío* (Vierge de la Rosée) déclarer devant les caméras de la télévision : «Je suis allée la voir ce matin. Et elle avait un visage, un visage... Le lundi de Pentecôte [jour de la procession] elle a une expression tellement particulière.»

Grâce au rite, la Vierge semble donc venir chaque année s'incarner dans son image – comme le fait le Christ dans le pain eucharistique. Mais l'être ainsi «présentifié» n'est peut-être pas cet être céleste que l'on appelle la Vierge Marie. Une légende barcelonaise⁸ raconte que la Vierge *dels Desemparats* apparut sur le mât d'un navire pris dans la tempête : aussitôt, les flots s'apaisèrent et l'équipage regagna le port sain et sauf. Depuis, on vénère dans un sanctuaire de la ville la statue – car c'était une statue – miraculeusement apparue. Non pas la Vierge, donc, mais la Vierge *dels Desemparats* :

de façon systématique. On peut lire, cependant, pour ce qui concerne la Russie, Maria Donadeo, *Icônes mariales russes*, Paris, Mediaspaul, 1990.

5. J'emprunte cette formule à Jean-Pierre Vernant, qui l'utilise pour désigner le statut des idoles dans la Grèce ancienne. Cf. notamment de cet auteur : «De la présentification de l'invisible à l'imitation de l'apparence», in *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, La Découverte (nouv. éd.), 1988 et «Naissance d'images» in *Religions, histoires, raisons*, Paris, Maspéro, 1979.

6. Cf. note 3.

7. De nombreuses légendes de ce type sont citées par F. Narciso Camos (*op. cit.*) et J. Amades (*op. cit.*).

8. Ce récit a été abondamment diffusé par la littérature de colportage.

DOSSIER

Les objets et les choses
Marlène Albert-Llorca
La fabrique du sacré

une entité particulière, semble-t-il, capable de s'objectiver dans plusieurs lieux comme l'a fait Notre-Dame de Lourdes en apparaissant à Pellevoisin en 1876 puis à Beauraing en 1932⁹. Cette entité, cependant, n'existe manifestement qu'à partir du moment où sa statue a été fabriquée ou, du moins, connue. Comment distinguer l'être appelé *Mare de Dèu dels Desemparats* ou, de façon plus significative encore *La Geperudeta*, la petite bossue, de la statue dont la légende raconte la naissance surnaturelle ? N'est-ce pas l'objet en tant que tel que les récits ont pour effet de sacraliser ? La légende barcelonaise est, sur ce point, exemplaire. La ville possédait une copie de la statue de Valence, mais une copie est un objet fait par les hommes et non une chose venue du Ciel : aussi fallait-il, pour justifier son culte – et le pouvoir qu'on lui attribue – lui prêter également une origine surnaturelle. Sinon, elle n'aurait été qu'une image !

Barcelone, bien entendu, n'est pas la seule ville où l'on trouve des copies de la Vierge *dels Desemparats* : il en existe plusieurs à Valence même. C'est le cas de la statue que l'on sort en procession le jour de sa fête, quelques heures après le *descubrimient*, au milieu d'une foule qui semble animée d'un seul désir¹⁰ : tenter de la toucher – certains vont jusqu'à ramper sur les têtes des autres pour essayer de l'atteindre. Mais cette duplication est en quelque sorte déniée par le rite : après la cérémonie du dévoilement, la basilique ferme ses portes et reste close pendant le transfert de la statue à la cathédrale. Le soir, lorsqu'elle revient, les portes sont ouvertes mais la «vraie» image est à nouveau invisible : la tenture qui la cache n'est levée qu'après la disparition de la copie dans la sacristie. La plupart des Valenciens connaissent le subterfuge et le justifient par l'ancienneté et la valeur inestimable de l'image originelle. Mais j'ai aussi recueilli des propos comme celui-ci : «Je suis venue cette année parce qu'on sort la vraie image. Elle ne sort qu'une fois tous les dix ans». Si la statue devait sa valeur au fait qu'elle représente la Vierge, ou même la Vierge *dels Desemparats*, se préoccuperait-on de savoir quand il est possible de voir et de toucher la «vraie» ?

De fait, les «vraies» images sont fort rares en Espagne. Presque toutes ont été brûlées par les républicains pendant la guerre civile, souvent après avoir été criblées de balles, comme si leurs profanateurs avaient voulu prouver aux autres (et peut-être se prouver à eux-mêmes)

9. Cf. Omer Englebert, *Dix apparitions de la Vierge*, Paris, Albin Michel («Pages catholiques»), 1961, p. 171 et p. 206. Dans le premier cas, la Vierge est apparue à une jeune fille malade qui avait demandé que l'on dépose une lettre de prière au pied d'une copie de la Vierge de Lourdes située près de sa maison; dans le second, des enfants ont vu s'animer une statue du même type située dans le parc où ils jouaient. Il existe certainement d'autres cas de ce genre.

10. Les motivations, de fait, sont plus complexes. Tout se passe en effet comme s'il fallait mettre la Vierge en danger en se pressant autour d'elle au point de la renverser.

que ces «personnes» n'étaient que des objets impuissants¹¹. Parfois, on explique que la statue échappa à la destruction : la Vierge de Caldes de Bohi, dans les Pyrénées catalanes, aurait été cachée dans un hêtre ; oubliée, elle fut retrouvée après la guerre grâce à la foudre, qui fendit le tronc de l'arbre. A Valence, la Vierge *dels Desemparats* fut retirée *in extremis* de l'incendie où elle devait disparaître. Mais son visage avait été atteint par une balle de fusil. En 1940, on le refit à l'identique grâce, dit-on, à un moulage de cire que l'on avait pris avant les troubles. Le plus souvent, enfin, on affirme que la statue originelle n'a pas entièrement péri dans les flammes : on aurait réussi à sauver un de ses doigts, sa tête ou un de ses attributs – le lis qu'elle tenait à la main, la «pomme» de l'Enfant Jésus. Autant d'objets qui, réutilisés dans la nouvelle image, permettent d'assurer sa sacralité en la transformant en une sorte de statue-reliquaire : on ne saurait mieux dire que les statues venues du Ciel sont l'analogon d'un corps saint, que leur sacralité est liée à leur substance même et pas seulement à leur contenu représentatif.

Toute religion qui pose un dieu transcendant doit le rendre présent en quelque manière dans ce monde. Les Vierges découvertes remplissent parfaitement cette fonction. Pas seulement parce qu'elles donnent un visage et un corps à la Mère du Christ mais aussi et surtout parce qu'étant à la fois de ce monde et de l'autre elles sont investies de la puissance des êtres surnaturels : aussi les désigne-t-on toujours comme des «images miraculeuses»¹². Mais, à la différence des hosties consacrées, partout et toujours identiques, les Vierges apparaissent comme des êtres distincts : elles n'ont pas exactement la même physionomie ni les mêmes vêtements ; à chacune, surtout, est attribué un vocable particulier et cela la rapproche beaucoup des hommes, dont l'identité personnelle est signifiée par l'attribution d'un nom propre. Un vocable, il est vrai, peut être relativement commun : il existe beaucoup de Vierges de la Chandeleur, du Carmel, du Bon Secours, etc. Mais il n'existe qu'une Vierge de Montserrat, parce qu'elle porte le nom de l'endroit où s'élève son ermitage et que ce lieu est unique : or, la plupart des Vierges «miraculeuses» portent un nom de ce type. On a donc tendance à les considérer – plus que les autres – comme des personnes distinctes ou, ce qui revient au même, à doter la Vierge Marie d'une identité multiple.

11. Olivier Christin (*Une révolution symbolique. L'iconoclasme huguenot et la reconstruction catholique*, Paris, Éditions de Minuit, 1991) l'a montré pour les iconoclastes protestants : ils ont presque toujours injurié et torturé les images religieuses avant de les brûler. Les révolutionnaires de 1793 semblent s'être comportés de la même manière. Cf. F. A. Lefebvre, *Histoire de Notre-Dame de Boulogne et de son pèlerinage*, Boulogne-sur-Mer, 1894.

12. Les *goigs* (cantiques, litt. joies) imprimés et diffusés par les sanctuaires consacrés à une Vierge «découverte» sont presque toujours intitulés «*Goigs* en l'honneur de l'image miraculeuse de Notre-Dame de...» (suit son vocable).

DOSSIER

Les objets et les choses

Marlène Albert-Llorca

La fabrique du sacré

Ce processus d'individuation, à vrai dire, est appelé par la fonction de ces statues. La Vierge *dels Desemparats* est patronne de la ville où elle est apparue et les autres «images miraculeuses» sont dans le même cas. En élisant une Vierge pour protectrice, une cité se donne la plus valorisée des saintes patronnes. Mais comment se distinguer des autres localités qui l'ont également choisie ? Chacune peut, sans doute, tenter de particulariser sa statue et on peut se demander, à cet égard, si le succès de la Vierge *dels Desemparats* ne tient pas à la singularité de sa posture : elle ressemble beaucoup aux Vierges dites de Miséricorde... mais elle est bossue ! D'autres cités ont eu moins de chance : leurs Vierges (au moins pour un regard extérieur) sont étonnamment semblables. Seul leur vocable est différent. Si on les désigne par la localisation de leur sanctuaire c'est, précisément, pour mieux les individualiser. Chaque ville veut penser que sa Vierge est unique parce qu'elle se sent dotée d'une identité propre et entend le montrer.

Notre Vierge

Une femme originaire d'Alcira, venue saluer la Vierge de Valence le jour de sa fête, me racontait que la patronne de sa ville s'appelle Notre-Dame de Lluch. Comme je m'étonnais qu'elle porte le même nom que la patronne de l'île de Majorque, elle précisa : «Un berger avait trouvé la Vierge dans des roseaux, là où est aujourd'hui l'ermitage. Les gens de Majorque l'ont su et ils l'ont emportée chez eux. Mais, un an après, elle était revenue à la même place. C'est nous qui avons la vraie. Eux, ils n'ont qu'une copie». Ainsi, faute de pouvoir dire que la Vierge de Lluch est unique, on affirme du moins qu'on possède «la vraie».

Dans presque toutes les villes du pays valencien qui ont élu une Vierge pour patronne, on raconte quelque récit analogue : des voisins essayèrent de la voler mais leur tentative fut miraculeusement mise en échec ; lors d'une épidémie, une ville proche demanda qu'on la lui prête pour bénéficier de son pouvoir mais la Vierge s'alourdit tellement en arrivant à la limite de la commune qu'on ne put la lui faire franchir. Le récit d'origine, lui-même, suggère que la statue appartient de droit à sa ville : elle a choisi d'y apparaître et s'y est manifestée sous la forme d'une statue. Or, si une apparition

comme celle de Lourdes est insaisissable, une statue en revanche est un objet que l'on peut s'approprier.

La fête patronale, acte central du culte public, fournit chaque année à la communauté une occasion privilégiée de rappeler ce droit de propriété. Son organisation est presque toujours prise en charge par une confrérie dont on découvre très vite qu'elle comprend au moins un membre de chaque famille de la localité. A Muro del Alcoy, par exemple, toutes les femmes sont inscrites dès leur naissance à la confrérie de la Vierge *dels Desemparrats* – une copie de la statue de Valence que l'on dit sculptée dans le bois d'un cyprès des entours de l'ermitage miraculeusement épargné par la foudre. Chaque année, la confrérie élit parmi ses membres neuf femmes (trois jeunes filles, trois femmes mariées et trois veuves) chargées, entre autres choses, d'habiller la Vierge. Mais cette fonction est en réalité assumée par deux ou trois femmes de la confrérie qui permettent seulement aux élues de l'année d'accrocher quelques bijoux sur les vêtements de la statue. Ce détournement de la norme soulève des protestations véhémentes : «Ce n'est pas bien. La Vierge ne leur appartient pas, elle appartient à toute la ville». La population accepte tout aussi mal que le clergé local remette ses droits en cause. A Castalla, il y a quatre ou cinq ans, le curé décida, sans consulter ses paroissiens, de substituer une nouvelle statue de la Vierge à l'ancienne, passablement dégradée. La colère fut si grande que la confrérie locale dut être dissoute, la quasi totalité de ses adhérents ayant démissionné. Il fallut nommer d'autres caméristes, les anciennes (qui assumaient cette charge par héritage) refusant désormais d'habiller une autre Vierge que la «vraie». Une femme m'a assuré qu'elle avait juré de ne plus jamais mettre les pieds à l'ermitage depuis lors.

Des villes aussi jalouses de leur Vierge ne sauraient évidemment la prêter à une autre cité. Il existe, pourtant, un cas où la chose se produit : non loin d'Alicante, Aspe et Hondon de las Nieves se partagent la même statue, la *Virgen de las Nieves* (Vierge des Neiges). Cette singularité – que tout le monde connaît dans la région – résulte des changements de statut des deux communes. Jusqu'au début du XVIII^e siècle, Hondon était un écart de la commune d'Aspe où celle-ci avait son ermitage et sa Vierge. Mais, en 1746, les autorités épiscopales décidèrent d'ériger Hondon en paroisse : à qui, désormais, devait revenir la statue ? Aspe fit valoir ses droits, notamment en invoquant

DOSSIER

Les objets et les choses

Marlène Albert-Llorca

La fabrique du sacré

l'intensité de la vénération de ses habitants : «Pour les gens d'Aspe, il n'y a pas d'autre Dieu ni d'autre Sainte Marie que la *Virgen de las Nieves*». Une première convention fut signée en 1769 : la statue resterait à Hondon mais viendrait à Aspe chaque fois que ses habitants en auraient besoin «pour des réjouissances ou en cas de peste ou de sécheresse». Les choses se passèrent si mal qu'il fallut, sept ans plus tard, préciser les termes du contrat. En 1839, une nouvelle décision administrative, émanant cette fois des autorités civiles, raviva le conflit : Hondon devint une commune indépendante. Cette année-là, Aspe prit la statue pour sa fête et refusa de la rendre à son ancienne vassale : elle la garda pendant sept ans¹³ ! En 1848, les deux localités signèrent une dernière convention, toujours en vigueur aujourd'hui, pour tenter d'apaiser les passions : la fête de la Vierge aurait lieu les années impaires à Hondon et les années paires à Aspe.

Les conflits, pourtant, persistèrent jusqu'à la fin du siècle dernier et prirent une telle ampleur, certaines années, que la force publique dut intervenir. Aujourd'hui, les tensions s'expriment de façon moins violente. Quand la statue franchit la limite des deux communes, les femmes d'Aspe ne manquent pas de s'écrier : «Mon Dieu ! Comme tu es maigre ! Ils ne t'ont donc pas donné à manger ?» ; «Reste chez nous pour toujours. Tu verras l'autel que nous t'avons préparé». Les femmes d'Hondon, elles, s'écrient en voyant la Vierge sortir de leur église : «Ils t'ont vraiment fait une figure d'habitante d'Aspe. On ne dirait pas que tu es d'ici». Chaque ville possède en effet son jeu de vêtements, ses bijoux et sa couronne ; chacune a aussi ses propres caméristes, qui se rendent dans l'autre ville la veille du transfert de la statue pour la changer. Cet acte rituel existe au moins depuis 1769 : une des clauses de la convention signée cette année-là précisait que le prêtre venu chercher la statue devait être accompagné «d'un tailleur ou autre personne compétente» chargé de l'habiller avant son transfert¹⁴. Chaque ville, ainsi, «refait» la Vierge avant de l'emporter.

Et il n'y a pas meilleure manière de la faire sienne. Une Vierge habillée est bien souvent un être sans corps : elle a un visage et des mains mais ses vêtements sont drapés sur une armature de bois conique ou sur un mannequin aux formes indistinctes. On comprend dès lors que ses caméristes refusent à quiconque la permission d'assister à son habillage, qui lui donne le seul corps qu'elle peut avoir :

13. Il fallut, pour faire céder Aspe, qu'Hondon menace de fabriquer une nouvelle statue. Cela montre l'importance du «décentrement» de l'image sainte par rapport à la ville : si Hondon avait mis sa menace à exécution, elle aurait eu une copie de la statue et Aspe aurait gardé la «vraie». Mais elle n'aurait plus eu d'ermitage. Sur la valorisation des ermitages, cf. Daniel Fabre, «Le sauvage en personne», *Terrain*, n° 6, mars 1986, pp. 6-18 et «L'ours, la Vierge et le taureau», *Ethnologie française*, 1993, 1, pp. 9-19.

14. Les textes d'archives concernant la Vierge des Neiges ont été publiés en fac-similé dans *Aspe. Antologia documental*, Alicante, Instituto de Estudios Alicantinos, 1982.

ses habits somptueux, ses bijoux et sa couronne. Cette fabrication du «corps glorieux» a pour premier effet de manifester la sacralité de l'image : il faut être un roi ou un dieu pour porter autant d'or et de pierres précieuses¹⁵. Elle permet aussi à la ville d'affirmer que la statue est sienne : «Le jour de sa fête, la Vierge porte sur elle toutes les richesses de la ville» m'a dit une jeune femme. Cela vaut, bien entendu, pour les vêtements et les bijoux, le plus souvent offerts en ex-voto par les familles riches de la cité. Mais le lien de la ville à sa Vierge est surtout incarné par sa couronne. Dans presque toutes les localités où je suis allée, on m'a précisé que les habitants avaient donné pour elle, non de l'argent, mais des pièces d'or ou des bijoux : le métal précieux a été fondu, les pierres enchâssées dans l'or et l'argent. La couronne manifeste ainsi très concrètement l'unité idéale de la collectivité autour de sa sainte patronne. Mais elle contribue en même temps à donner son identité à la statue : chacune est unique parce qu'elle réunit en elle «toutes les richesses» de sa ville.

Faut-il voir là une subversion de la position de l'Église en ce domaine ou une «superstition populaire»? Pas entièrement. Pour les clercs, il est vrai, le couronnement canonique des statues de la Vierge (toujours effectué par un évêque) manifeste la dignité de Celle qui est à la fois Mère et Épouse du Christ. En même temps, l'Église n'accepte de couronner une statue qu'au terme d'une enquête visant à établir qu'elle jouit d'une vénération particulière. Elle reconnaît ainsi, de fait, la véritable portée du rituel : la sacralisation d'un objet qui incarne l'unité du corps politique. Les cérémonies qui ont marqué le vingt-cinquième anniversaire du couronnement de la Vierge *dels Desemparats*, en 1948, le montrent de façon saisissante :

«Le jeudi 4 mai, les Patronnes de Cullera et Benidorm, Notre-Dame *del Castillo* et Notre-Dame *del Sufragio* arrivaient au port de Valence. Le Saint Christ du Grao (du port) les avait attendues en haute mer. [...] L'après-midi du lendemain, la Patronne de l'ancien Royaume de Valence, Notre-Dame *del Puig*, entra par la porte de Seranos. [...] La Patronne d'Alcira, Notre-Dame *de Lluch*; celle de Sueca, Notre-Dame *de Sales*; celle d'Oliva, Notre-Dame *del Rebollet*; celles d'Olleria, Algemesi, Onil, Callosa, [...] arrivèrent aussi et allèrent se loger dans les églises de la ville. Chacune d'elles était accompagnée par

15. Sur la valorisation des pierres précieuses dans le christianisme, cf. Jean-Pierre Albert, *Odeurs de sainteté. La mythologie chrétienne des aromates*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990.

DOSSIER

Les objets et les choses
Marlène Albert-Llorca
La fabrique du sacré

sa suite. [...] Le samedi 8 mai, la foule réunie sur la place du Caudillo reçut avec enthousiasme les statues de la Vierge. Le défilé dura cinq heures. La Vierge *dels Desemparats* arriva la dernière, portée par d'anciens prisonniers, et présida la cérémonie depuis la tribune dressée pour l'occasion». ¹⁶

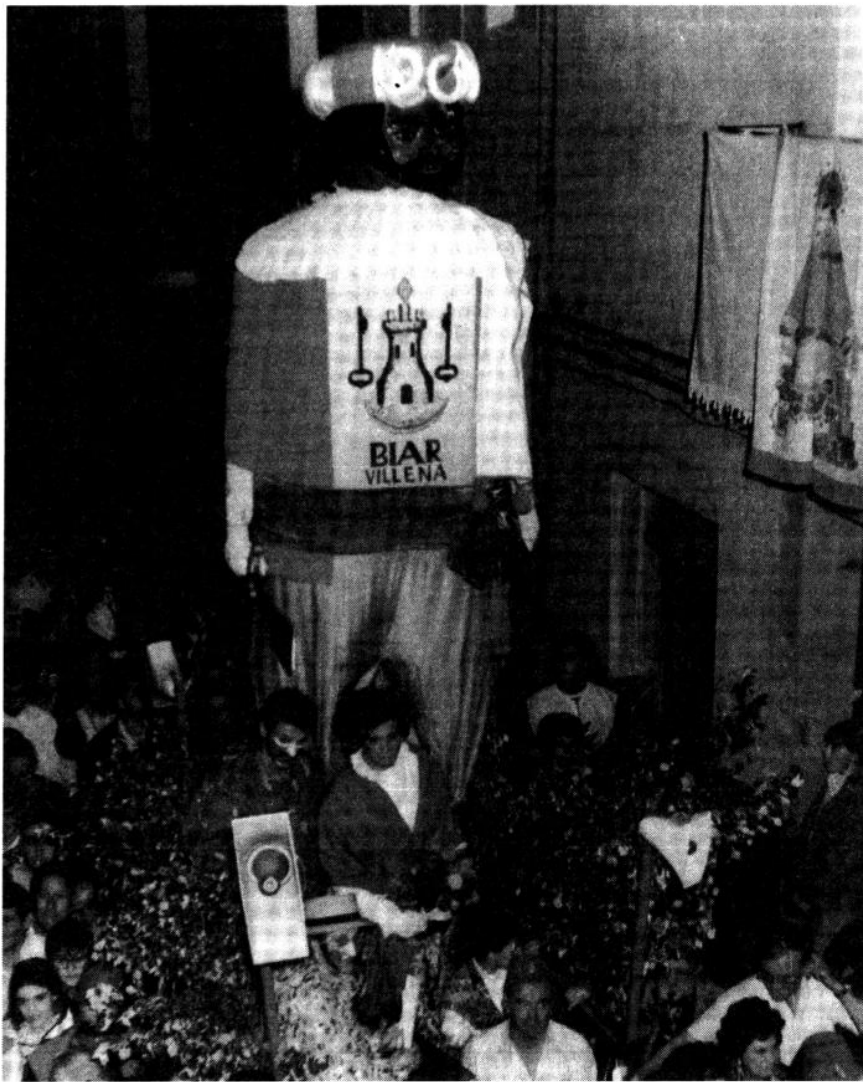
Cette cérémonie faisait de la «reine» de Valence la suzeraine des patronnes des cités de l'ancien Royaume de Valence. Mais, en 1954, elle dut faire à son tour acte de vassalité : comme vingt-neuf autres statues vénérées dans différentes régions d'Espagne, elle fut transportée à Saragosse, siège de la Vierge *del Pilar*, patronne du pays et de la *Guardia Civil*, pour participer à la cérémonie de la Consécration de la nation espagnole au Cœur Immaculé de Marie, présidée par le général Franco. L'Espagne, à travers ses Vierges, était mise en scène dans sa diversité et son unité.

Actes politiques ou actes religieux ? Les deux, sans aucun doute, et le lien entre ces deux faces d'une même réalité permet de comprendre pourquoi une ville, une région ou une nation se donne une Vierge pour patronne et pourquoi elle doit en même temps la penser comme un être doté d'une identité propre : en célébrant sa sainte patronne, c'est sa propre identité qu'elle célèbre. La mise en avant de la royauté de la Vierge s'inscrit dans cette perspective : parce qu'il est un individu, le roi peut donner à ces personnalités morales que sont la Cité ou l'État toute l'épaisseur d'une personne réelle¹⁷ ; mais un roi, en même temps, est plus qu'un homme. Il peut ainsi incarner à la fois l'unité de la collectivité et sa transcendance.

Faut-il en conclure que les Vierges valenciennes n'ont d'autre existence et d'autre sacralité que celles que leur ville leur donne ? Leur culte, dans ce cas, s'expliquerait moins par la croyance dans un être surnaturel appelé Vierge Marie que par la force des rites et des enjeux sociaux qu'elles permettent d'exprimer et de manipuler. On est d'autant plus tenté d'adopter cette interprétation très durkheimienne du religieux qu'il existe en pays valencien au moins une effigie apparemment profane tout aussi vénérée qu'un être surnaturel : *la Mahoma* (littéralement, la Mahomet) de Biar. L'analyse de ce curieux personnage permettra de mieux saisir la complexité des réseaux qui conduisent à doter un objet d'une valeur sacrée.

16. J'extrais ce texte de l'ouvrage cité en introduction (Baltasar Bueno Tarrega, *La Mare de Dèu dels Desemparats*, Valencia, Federico Domenech S. A., 1993, p. 194).

17. Cf. Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, § 279 : «La personnalité de l'État n'est réelle que comme une personne : le monarque.» Paris, Gallimard, «Idées», p. 311.



La Mahoma pendant son intronisation.

La Vierge et la *Mahoma*

La petite ville de Biar, comme bien d'autres dans la région d'Alicante, célèbre tous les ans une «fête de Maures et Chrétiens» en l'honneur de sa sainte patronne – il s'agit ici de la Vierge *de Gracia*, qu'abrite un ermitage situé sur une colline proche de la cité. Célébrée du 10 au 13 mai, la fête mime la prise de la ville par les Maures puis sa reconquête par les Chrétiens. Lorsque les troupes de l'Islam s'installent dans le château de bois qui figure la cité, elles dressent *la Mahoma* sur ses remparts pour signifier leur victoire. La coutume n'a rien d'exceptionnel, elle existait ou existe encore dans une dizaine d'autres villes. Autrefois, lorsque les Chrétiens reprenaient le château, ils faisaient exploser la tête de la *Mahoma*, remplie au préalable de pétards. Cette phase du rituel a disparu presque partout dans les années 1960 : l'esprit œcuménique de Vatican II a conduit les prêtres de la région à lutter contre un acte qui pouvait apparaître comme une injure à l'égard

DOSSIER

Les objets et les choses

Marlène Albert-Llorca

La fabrique du sacré

de la religion musulmane. Mais, à Biar, il avait disparu bien avant : depuis le début du siècle au moins, la ville prête sa *Mahoma* à sa voisine, Villena. Le 12 mai, après la Reconquête chrétienne, le mannequin est descendu du château et remis solennellement aux représentants de Villena, qui célèbre sa propre fête du 4 au 9 septembre. Le 8 au soir, la *Mahoma* revient à Biar : conservée dans la maison du marquis de Vilagràcia, elle en sortira le 11 mai à l'aube pour reprendre sa place dans la fête.

Une place, en vérité, tout à fait singulière. On s'en aperçoit d'abord en consultant la luxueuse revue-programme des fêtes éditée chaque année. Elle s'ouvre sur les portraits des titulaires des charges les plus valorisées : les Majordomes de la confrérie de la Vierge de *Gracia*, les Dames d'honneur et les capitaines des compagnies maures et chrétiennes ; puis, la Vierge de *Gracia* et, à la page suivante, la *Mahoma*. Pareille publicité est tout à fait exceptionnelle. Les villes qui possèdent encore une *Mahoma* la font peu apparaître dans leur programme et leurs habitants n'en parlent jamais spontanément : les fêtes de Maures et Chrétiens sont considérées dans la région d'Alicante comme une chose sérieuse et il paraît sans doute compromettant d'avouer la présence d'un personnage qui rappelle fort les effigies de Carnaval. Il en va tout autrement à Biar : la ville, visiblement, est fière de sa *Mahoma*. Et il faut en effet qu'elle la valorise pour pouvoir se valoriser à ses propres yeux en la prêtant à Villena : huit fois plus peuplée que sa voisine, celle-ci devient néanmoins sa débitrice en recevant la *Mahoma*, dont l'identité est clairement affichée – elle porte sur la poitrine le nom et les armes de Biar¹⁸. Cette valorisation se manifeste de multiples manières. Lorsque l'ethnologue s'étonne que Villena ne fabrique pas sa propre *Mahoma*, on souligne, contre toute vraisemblance, la complexité du mécanisme qui permet de mouvoir ses bras et sa tête et, par conséquent, le prix élevé d'une telle machinerie. En 1983, la *Mahoma* brûla alors qu'elle était sur le château de Villena : plusieurs villes, dit-on, vinrent proposer à Biar de bénéficier, à sa place, d'un prêt dont Villena n'était plus digne. Mais la valeur accordée à la *Mahoma* apparaît surtout lorsqu'on examine ses manipulations rituelles.

Le 11 mai, à l'aube, une vingtaine d'hommes – des Maures, pour l'essentiel – vont chercher l'effigie chez le marquis de Vilagràcia pour la transporter jusqu'à une autre maison, située sur la place del Raval, dans la vieille

18. Elle porte aussi, en plus petit, le nom de Villena. Sur les motivations de cet échange et les difficultés symboliques qu'il entraîne pour Biar, cf. J.-P. Albert et M. Albert-Llorca, «Mahomet, la Vierge et la frontière», *Annales HSS*, à paraître.

ville. Pendant ce court trajet, la petite troupe s'arrête devant six maisons : sur le ventre du mannequin allongé dans la rue, leur propriétaire pose un plateau de pâtisseries comprenant notamment des *rollets de la Mahoma* (couronnes de la *Mahoma*) et invite chacun à se servir; en même temps, il fait circuler un pichet de vin doux que l'on boit à la régalade. Une fois «dans sa maison», la *Mahoma* est à demi couchée sur une table déposée dans l'entrée, dont les portes restent ouvertes : toute la journée, les habitants se succéderont pour la toucher ou, plus souvent, la faire toucher aux enfants, à la fois fascinés et apeurés. Le soir, a lieu son «intrônisation»¹⁹. Des hommes vêtus de costumes carnavalesques appelés *les espies* (les espions) s'avancent de la place del Raval à celle de l'Église, où se dresse le château encore occupé par les Chrétiens, en faisant mine de mesurer la ville (et ses femmes!) avec des règles et des compas démesurément grands ; sur leur bannière, on lit «Vive le prophète Mahomet». L'armée maure (maintenant informée par les «espions» des caractéristiques du terrain ennemi) les suit pour attaquer le château. Derrière elle s'ébranlent alors des couples de danseurs, également appelés «espions», qui parcourent le même chemin au son d'une musique particulière, dite «musique de la *Mahoma*». L'effigie, debout sur une charrette ornée de branches de peupliers, ferme le cortège. A ses pieds, sa «mère» (un homme déguisé en femme) et un garçon habillé en clown qui récite des couplets satiriques devant les maisons dont les occupants ont commis, pendant l'année, quelque infraction à la morale sociale. Une de ces haltes est destinée à «couronner» la *Mahoma* : on accroche depuis un balcon un *rollet* sur son turban. Son règne prendra fin le lendemain : redescendue du château après la reconquête chrétienne, elle est portée par les Maures jusqu'à la route de Villena au son de la musique du «bal des espions». Pendant ce parcours, elle est de nouveau en position horizontale mais, à chaque coin de rue, ses porteurs la redressent et la tournent vers le centre de la ville; en même temps, ils font bouger sa tête latéralement en signe de négation : la *Mahoma* exprime ainsi son regret de devoir quitter sa ville.

On est tenté, au premier abord, de voir dans ce rite une parodie des cérémonies religieuses. La Vierge s'arrête elle aussi devant un certain nombre de maisons pendant ses déplacements, lors de sa descente de l'ermitage, le 10 mai au soir, puis de sa remontée, le 13 : ses porteurs la

19. J'emprunte le terme au programme de la fête édité à Biar.

DOSSIER

Les objets et les choses

Marlène Albert-Llorca
La fabrique du sacré

déposent un instant sur une table préparée à cet effet avant d'entrer boire un verre. Pendant la procession du 12 mai, où elle parcourt la vieille ville, elle s'arrête devant la maison du marquis et à chaque coin de rue. Mais cette marche, accomplie au son d'une musique solennelle scandée par des roulements de tambours, est aux antipodes de «l'intronisation» de la *Mahoma*, effectuée au milieu des rires qui saluent les couplets satiriques. D'un côté, une statue vêtue d'un manteau raidi par des broderies d'or et coiffée d'une lourde couronne; de l'autre, un mannequin articulé, habillé de tissus légers et «couronné» d'une pâtisserie. Pour la Vierge, une musique aux accents funèbres; pour la *Mahoma*, un air de danse. Le rite semble opposer radicalement les deux effigies.

Revenons pourtant au «bal des espions». La plupart des couples qui dansent devant la Mahoma le font aujourd'hui «pour se divertir». Mais certains accomplissent le rituel parce qu'ils en ont fait le vœu. Généralement motivé par la maladie d'un enfant ou le désir d'assurer une heureuse issue à une grossesse, il est parfois adressé à la Vierge : danser devant la *Mahoma*, disent certains, est une «honte» et donc un sacrifice²⁰. Mais d'autres, tout aussi nombreux, font leur vœu à la *Mahoma*. On ne cesse, par ailleurs, de souligner qu'elle est «comme la Vierge Marie» ou «comme un saint» lorsqu'on parle des rites qui l'entourent. Lors de son «intronisation», tout le monde, dit-on, se presse autour de sa charrette et tente de la toucher (on dit même que certains en font le vœu) «comme les habitants de Valence pendant la procession de la Vierge *dels Desemparats*». Lorsque la *Mahoma* a brûlé, «tout Biar a pleuré. Comme s'ils avaient brûlé la Vierge Marie, pareil.» Quand elle part pour Villena – l'acte est appelé *despedida* (séparation, adieux) comme pour la Vierge – on prétend que les vieilles femmes «pleurent, comme si c'était une image sainte; quand elle passe dans la rue, elles ont le cœur serré.» On m'a enfin assuré que «personne ne pouvait voir» son transfert, le matin du 11 mai, et j'ai eu quelque mal à en connaître l'heure et le lieu exacts. Je n'étais pas la seule : tout le monde ici sait à peu près comment les choses se passent mais personne ne cherche à assister à l'événement, à moins d'y être explicitement convié par les initiés. Chacun respecte le «secret», sans doute parce qu'il est un des signes de la sacralité de l'effigie : en va-t-il autrement pour l'habillement de la Vierge ?

20. La place occupée par les danseurs dans le cortège de la *Mahoma* est la même que celle des pénitents qui défilent, un cierge allumé à la main, dans la procession de la Vierge : derrière, juste avant la statue, les compagnies chrétiennes et maures.

Il existe des indices encore plus troublants du jeu des parallèles et des contrastes établis par le rite entre les deux effigies. La *Mahoma*, lors de «l'intronisation», apparaît comme un géant, masculin mais féminisé par son nom, accompagné d'un homme déguisé en femme, sa mère, qui paraît toute petite à côté de son fils. La Vierge *de Gracia*, quant à elle, est une Vierge à l'Enfant : beaucoup plus petit que sa mère, Jésus est sur son bras, donc vers le haut de son corps. Les deux couples sont également formés d'une mère et d'un fils mais leur taille et leur place sont inversées. Ajoutons que l'identité sexuelle de la Vierge et du Christ est aussi ambiguë que celle de leurs homologues maures. Les Vierges espagnoles portent – comme l'a fort justement noté R. Trexler²¹ – des vêtements qui ressemblent fort à ceux des prélats. L'Enfant Jésus, à Biar, a une allure tout aussi curieuse : habillé comme sa mère, il est affublé d'une perruque bouclée qui descend jusqu'aux épaules et ressemble étonnamment à une fillette ! Ainsi se confirment, jusque dans le détail, les liens nécessaires existant entre toutes les figures du panthéon de Biar. Est-ce à dire, pour autant, que toutes ont le même statut ?

Les propos tenus sur la *Mahoma*, en vérité, ne sont pas entièrement confirmés par l'observation : je n'ai vu personne pleurer lorsqu'elle est partie, personne non plus essayer de toucher sa charrette. Ils témoignent, du moins, que les rituels entourant l'effigie ne sont pas purement parodiques : la *Mahoma* n'est pas l'envers burlesque de la Vierge, ou pas seulement. Ils témoignent aussi que la dévotion qu'on lui porte n'est pas ressentie comme une anomalie coupable ou un acte blasphématoire : la ville traite la *Mahoma* comme la Vierge et le fait savoir. Cette étrange situation résulte en partie de la logique du rituel et de son efficacité. Les habitants de Biar ont construit autour de l'effigie maure le même cérémonial qui leur permet de célébrer leur Vierge et cela suffit à suggérer qu'elle est aussi un être sacré. Certes, cette proximité s'accompagne d'un certain nombre d'écarts. Elle n'en est pas moins troublante, d'autant plus que la *Mahoma*, comme l'a souligné un interlocuteur, n'est pas un personnage «laïque» : «Ici, il y a beaucoup d'arabes qui sont restés [...] Leur religion, c'est... c'est une autre religion que la religion chrétienne, mais... Une année, il y a eu un problème parce qu'une délégation d'Arabes était venue et qu'ils ont cru qu'on se moquait de la *Mahoma*. Et, pour eux, c'est comme le Christ pour nous.»

21. R. Trexler, «Habiller et déshabiller les images : esquisse d'une analyse», in Françoise Dunand, Jean-Michel Spieser et Jean Wirth (eds), *L'image et la production du sacré*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1991.

DOSSIER

Les objets et les choses

Marlène Albert-Llorca

La fabrique du sacré

A défaut de correspondre à la réalité de l'Islam, cette dernière affirmation traduit la complexité de la sacralisation de la *Mahoma*. On ne peut penser, certes, que les habitants de Biar adhèrent à une religion dont ils ne savent à peu près rien, hormis le nom de son Prophète. Prophète dont on n'a, bien entendu, jamais vénéré l'image dans les pays islamiques et avec lequel la *Mahoma* n'a en commun que le nom. Pourtant, l'invocation, dont j'ai recueilli d'autres témoignages, des ancêtres maures joue un double rôle. A un premier niveau, elle normalise une dévotion dont les autochtones eux-mêmes ressentent l'étrangeté. En second lieu, elle justifie la «face maure» de l'identité de la ville en la référant à de lointaines origines et permet de comprendre que cette identité s'incarne dans les deux symboles de la *Mahoma* et de la Vierge. De fait, ce ne sont là que deux aspects d'une même rationalisation. Biar aurait oublié depuis longtemps son passé islamique si elle ne voyait tous les ans la moitié de sa population se déguiser en Maures le temps de la fête. De même, elle n'aurait pas à dire que sa *Mahoma* est «comme le Christ» ou «comme la Vierge» si la logique d'un rituel et d'une situation sociale ne la replaçait chaque année en position d'être vénérée. Loin d'être une explication historique, le rappel de la présence arabe n'est que le mythe fondateur des rites actuels.

Ce détour par la *Mahoma* aura-t-il éclairé notre réflexion sur le statut des images mariales, hésitant entre «la chose-dieu»²² et la simple représentation d'un être surnaturel? J'attendais de la *Mahoma* qu'elle offre un cas incontestable de culte rendu à une image en l'absence de toute croyance en un «prototype» surnaturel. Et, à certains égards, il en est bien ainsi. Son existence se réduit à celle d'un mannequin qui ne représente que lui-même. A supposer même que certains prennent Mahomet pour le dieu des musulmans, on ne voit pas pourquoi des chrétiens devraient lui rendre un culte : dans l'esprit du monothéisme, les dieux des autres ne sont rien, et leurs images seulement des objets, au mieux des objets d'art. La *Mahoma*, de surcroît, n'est pas Mahomet : elle est habillée comme les Maures de la fête ; un quatrain connu de tous explique qu'elle mange des *rollets* et des *fogasses* comme les gens du lieu et cela suffit à l'intégrer à la population²³. Comme les Vierges des autres villes – et comme la Vierge de *Gracia* –, elle est

22. L'expression est de Jean Bazin («Retour aux choses-dieux», in *Le temps de la réflexion*, VII, «Corps des dieux», Charles Malamoud et Jean-Pierre Vernant (éds), Paris, Gallimard, 1986, pp. 253-273.

avant tout un symbole identitaire qui tient sa valeur des rites qui l'entourent et de son sens social.

Est-ce à dire que rien, quant au fond, ne sépare la *Mahoma* de toutes les Vierges locales du Pays valencien ? Beaucoup de chrétiens se refuseraient sans doute à le penser. A leurs yeux, la Vierge Marie existe au-delà de toutes ses images. Mais d'autres (ou, parfois, les mêmes) se réfèrent visiblement à la Vierge *de Gracia*, la Vierge *dels Desemparats*, la Vierge de Lluch quand ils parlent de la *Mare de Dèu* et, interrogés sur d'autres Vierges que la leur, ils avoueraient sans doute, comme cette femme de Caudete : « Pour moi, la Vierge de Caudete est unique et je l'aime plus que toute autre. » Le référent surnaturel de l'image passe dès lors au second plan. Il reste cependant nécessaire, car la Vierge figurée ne reçoit les honneurs qui la sacralisent que parce qu'elle est la Vierge. Mais si l'on ne faisait apparaître et disparaître la statue²⁴, si l'on ne réservait à quelques privilégiés le droit de l'habiller et de la porter, si l'on ne la couvrirait d'or, elle ne serait rien, et ces marques d'honneur sont effectivement accordées à des statues : la copie de la Vierge *dels Desemparats* réalisée à Valence en 1966 n'a pas eu le droit de porter l'écharpe remise par le général Franco à la « vraie ». L'exemple de la *Mahoma* a permis de voir le poids de ces procédés dans une situation presque expérimentale. Et pourtant, il y avait un reste : l'idée de l'Islam, comme religion véritable. On ne peut donc échapper au va-et-vient permanent – noté par Paul Veyne à propos des rois²⁵ – entre la capacité sacralisante du rite collectif et la présupposition de la légitimité de son destinataire ; il faut compter, parmi les conditions sociales de l'efficacité des rituels, la présence dans notre culture de la position, si vague soit-elle, d'une transcendance. Et celle-ci est peut-être elle-même le produit du trouble catégoriel introduit par des êtres dont les rites et le discours affichent sans cesse le statut d'exception. Quand la raison vacille, il ne reste que la foi. En témoignent ces propos d'une habitante de Biar devant qui je m'étonnais qu'on puisse faire un vœu à la *Mahoma* : « Je sais que la *Mahoma* est un mannequin. Mais la Vierge aussi est un mannequin. Et pourtant, j'ai foi dans l'une et l'autre. » L'une et l'autre en effet doivent leur force aux gestes mais aussi aux discours qui les consacrent.

23. Ajoutons que ces pâtisseries sont éminemment chrétiennes : les *rollets* étaient consommés à Noël, la *fogassa* à Pâques. L'effigie est donc à la fois maure et chrétienne et cela soulève le problème du sens de ces « commémorations » de la Reconquête qui, me semble-t-il, mettent en scène moins la défaite du Maure que son intégration à la culture chrétienne.

24. Cette exigence transparait à la fois dans le rituel valencien du *descubrimient* et dans le fait que toutes les Vierges « miraculeuses » résident dans un ermitage, d'où on les sort une fois l'an. Mais la *Mahoma* est aussi un être « à éclipses » puisqu'elle part à Villena et en revient chaque année pour la fête.

25. P. Veyne souligne que le roi et le faste royal sont inséparables : « Ce faste n'est pas le symbole d'une certaine conception de la royauté et pas davantage de la réalité du pouvoir : la grandeur royale se réduit à prendre de grands airs ; ils suffiront à rendre grands, à condition qu'on soit le roi. » « Propagande expression roi, image idole oracle », in P. Veyne, *La société romaine*, Paris, Éd. du Seuil, 1991, p. 335.